Ein Afrikaner in Paris. Léopold Sédar Senghor und die Zukunft der Moderne (Hans Belting und Andrea Buddensieg)

Lotte Arndt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46355>

DOI : 10.4000/critiquedart.46355

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Lotte Arndt, « Ein Afrikaner in Paris. Léopold Sédar Senghor und die Zukunft der Moderne (Hans Belting und Andrea Buddensieg) », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 mai 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/46355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.46355>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Ein Afrikaner in Paris. Léopold Sédar Senghor und die Zukunft der Moderne (Hans Belting und Andrea Buddensieg)

Lotte Arndt

- 1 Avec *Un Africain à Paris* [Un africain à Paris] Hans Belting et Andrea Buddensieg signent la première biographie de Léopold Sédar Senghor en langue allemande. Ayant tous deux œuvré au sein du Zentrum für Kunst und Medien (ZKM) à Karlsruhe, ils s'attachent, dans un premier temps, à une présentation biographique du poète-président sénégalais. Cette approche retrace sa trajectoire d'homme politique qui, de premier Africain agrégé de lettres à Paris, le mène, par sa participation à la Seconde Guerre mondiale, au poste de premier président du Sénégal indépendant (1960-1980). La deuxième partie du livre (« Afrikas Künste im Spiegel des Kunstbegriffs », p. 87-153) se concentre sur l'art, rend hommage à l'auteur et au poète, et présente son intérêt pour les arts plastiques, la littérature, la danse et la musique. Mettant l'accent sur la poésie de Senghor, et sur ses essais, elle développe en particulier sa relation aux artistes. Sont ici présentées ses idées sur la complémentarité des cultures, qu'il hérite de Pierre Teilhard de Chardin et Leo Frobenius, qui l'amènent à promouvoir aussi bien une exposition d'art africain classique, – *Art nègre* – qu'un Pablo Picasso ou un Pierre Soulages. Léopold Sédar Senghor invita ces derniers à l'occasion de grandes expositions au Musée dynamique de Dakar, bâtiment construit en 1966 pour le premier Festival mondial des arts nègres, dans un style néoclassique. La dernière partie du livre (« Die Kultur als Modell eines Dialogs », p. 157-238) est consacrée à la politique culturelle qu'il a menée, réservant une place importante du budget sénégalais à la création d'institutions, à l'organisation d'expositions et de festivals afin de propulser le pays dans une modernité ancrée dans les traditions (inventées) et ouverte sur le futur. Hans Belting et Andrea Buddensieg procèdent dans une large mesure de façon descriptive. Ils citent de longs passages des discours et essais de L. S. Senghor et montrent des reproductions de livres, des vues d'expositions, et de couvertures de revues. Si le livre

fournit un déploiement ample des étapes et des productions de la riche vie du poète, il est cependant décevant en matière de contextualisation et de problématisation. Hans Belting et Andrea Buddensieg se réfèrent à la lecture du numéro spécial de la revue *Third Text* au sujet de L. S. Senghor (« Beyond Negritude ») édité par Denis Ekpo. Ils citent également l'important essai de Souleymane Bachir Diagne qui propose de comprendre avec L. S. Senghor « l'art africain comme philosophie ». Contrairement à ce que ces références pourraient laisser attendre, peu d'analyses critiques sont développées qui envisageraient les apories et impasses des approches senghoriennes : certes, Hans Belting et Andrea Buddensieg constatent une politique très amicale envers la France, mais ils ne s'attardent pas sur les lignes de division entre la promotion d'une unité culturelle noire et les alliances de la Guerre froide. Ils évoquent un passage autoritaire du pays mais n'insistent pas sur les répressions massives des étudiant·es en 1968 ou sur la désolidarisation avec les combattant·es des guerres de libération en cours dans les pays voisins. S'ils mentionnent l'importance de la francophonie pour L. S. Senghor, ils n'en discutent pas les aspects néocoloniaux. Hans Belting et Andrea Buddensieg rappellent la fascination du poète pour le Romantisme (Novalis, Friedrich Hölderlin) et pour l'ethnologie allemande (L. Frobenius). On aurait aimé qu'ils cherchent à comprendre dans quelle mesure ces lectures rattachent sa pensée à des catégories héritées de la colonisation. Si l'introduction de la figure de Léopold Sédar Senghor pour un public élargi et germanophone est à saluer, pourquoi ne pas discuter des concepts aussi ambivalents que ceux de la Négritude et de la « civilisation de l'universel » à la lumière des discussions contemporaines autour de la décolonisation des savoirs. Notre lecture critique se heurte tout au long du livre à l'utilisation sans commentaire des termes lourdement raciales de l'époque, traduits en allemand, alors que des approches alternatives sont aujourd'hui largement utilisées.